

## Vues d'ensemble

---

Numéro 212, mars-avril 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/48712ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

### Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

### ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

### Citer ce compte rendu

(2001). Compte rendu de [Vues d'ensemble]. *Séquences*, (212), 48-57.

**ALI ZAOUA**

Évoquant à la fois **Pixote** (Hector Babenco, 1980) et **Salaam Bombay** (Mira Nair, 1988), le second long métrage de l'auteur du cérébral et esthétisant **Mektoub** (1997) se démarque par l'approche originale de la mise en scène. Cette fois-ci, Nabil Ayouch délaisse les subtilités métaphysiques qui avaient caractérisé son premier long métrage pour se lancer dans le réalisme pur et dur, ce qui est d'autant plus surprenant que la grande partie de l'action se passe dans un huis clos, grand terrain vague délabré, rempli de débris, servant de toile de fond à une histoire émouvante d'enfants de la rue. À l'arrière-plan, la ville de Casablanca, celle d'aujourd'hui, moderne, occidentale, insensible à la douleur de ces laissés-pour-compte survivant de cambriolages, de manigances et de prostitution. Il est clair que le réalisateur porte une certaine admiration au néoréalisme italien. Il suffit d'apprécier

Ali Zaoua



les gros plans de ces visages d'enfants pour sentir leur angoisse, leur souffrance, leur courage et leur détermination. En témoins passifs, nous participons à leurs misères quotidiennes, nous suivons leurs péripéties et partageons leurs douleurs. Mais Ayouch évite le mélodrame larmoyant, faisant de ses personnages des êtres de chair et de sang qui n'ont que l'agressivité pour se défendre. Optant pour une approche documentaire (extrême réalisme des situations), le réalisateur a produit un des films les plus réussis du cinéma marocain.

Élie Castiel

France/Maroc/Belgique 2000, 95 minutes — Réal. : Nabil Ayouch — Scén. : Nabil Ayouch, Nathalie Saugeon — Int. : Mounim Khab, Mustapha Hansali, Hicham Moussoune, Abdelhak Zhayra — Dist. : Remstar Distribution.

**ALL THE PRETTY HORSES**

Lorsque John Grady Cole et Lacey Rowllins quittent le Texas pour s'en aller, à l'aventure, chevaucher vers le Mexique, c'est pour assouvir leurs rêves que semblent condamner les choix de l'Amérique moderne, celle de 1949 du moins, des rêves mis en phrases (dans ce premier volet de sa *Trilogie des confins*) par le génial Cormac McCarthy, et maintenant en images par l'acteur Billy Bob Thornton. Les moments d'intense bonheur sont nombreux jusqu'à ce que la belle odyssée espérée se transforme soudain en descente aux enfers. À cause de Jimmy Blevins, le

jeune rebelle qui se joint à eux. À cause aussi de l'amour impossible que ressent Grady pour la fille du propriétaire de la hacienda où les deux amis trouveront du travail. Non, le monde est cruel et violent où que l'on aille, et tous les repères traditionnels se trouvent bousculés.

Ce western-lamento, qui semble par instants emprunter aux litanies du nô japonais, est aussi enveloppant que captivant, et cela, grâce à (ou malgré) l'appel des grands espaces, la magnificence de la nature et l'extraordinaire beauté du visage (d'abord riant, puis ravagé de tristesse) de Penélope Cruz.

Billy Bob Thornton sait nous rendre complices de son récit, nous montrer le cynisme des exploiters, la résignation des exploités, l'indifférence impitoyable de ceux qui ne sont pas concernés. Une œuvre terriblement belle qui rejoint les grands thèmes de la littérature et du cinéma américains.

Maurice Elia

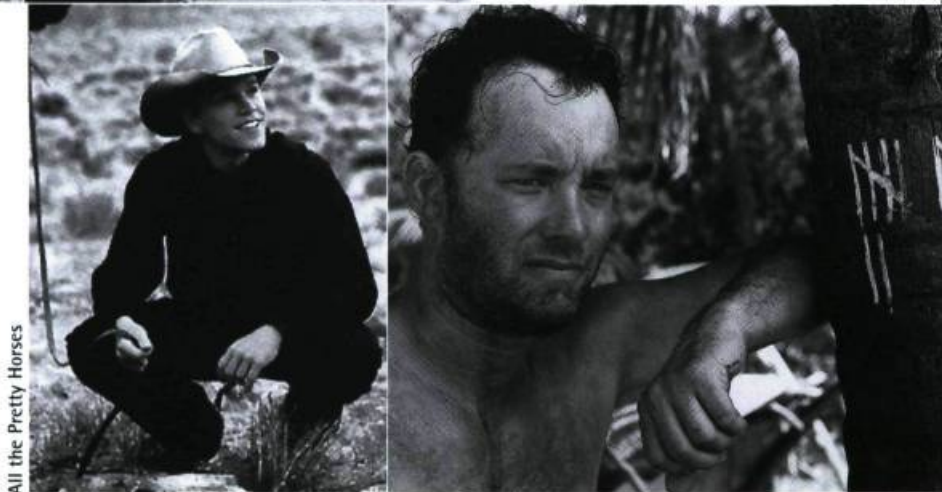
États-Unis 2000, 117 minutes — Réal. : Billy Bob Thornton — Scén. : Ted Tally, d'après le roman de Cormac McCarthy — Int. : Matt Damon, Penélope Cruz, Henry Thomas, Lucas Black, Miriam Colon, Ruben Blades, Julio Oscar Mechoso, Robert Patrick, Bruce Dern, Sam Shepard — Dist. : Columbia Pictures.

**CAST AWAY**

Il n'est pas difficile de s'imaginer à quel public s'adresse ce film relatant l'histoire d'un cadre d'une compagnie de messagerie qui, suite à un accident d'avion et après avoir échoué sur une île déserte du Pacifique, doit apprendre les rudiments de la survie en nature. Aux actionnaires de la compagnie en question qui y trouveront une publicité à leur mesure tout d'abord; aux étudiants, particulièrement américains, qui y verront confirmées les hypothèses les plus répandues sur l'évolution de l'homme préhistorique ensuite.

Malgré Tom Hanks, malgré les moyens utilisés, **Cast Away** sonne creux. La formule a beau être déguisée, elle ne l'est jamais assez. Constatons simplement qu'il s'agit d'un véritable film pour la période des Fêtes, un de ces films dont l'action s'adapte à sa date de sortie.

Cast Away



All the Pretty Horses



Dans toute confrontation avec la nature, l'homme tend présupposer sa supériorité. Une fois cette supériorité établie, il lui est difficile de reconnaître son insignifiance. Or, c'est justement ce chemin que le film aurait dû emprunter (on songe aux films de Werner Herzog, par exemple). Ainsi la baleine, malgré sa dimension, ne sera jamais aussi imposante que le porte-conteneurs qui repêche Chuck Nollan, ce Robinson Crusoe moderne.

Somme toute, un film à voir parce qu'il est moins bête que d'autres et parce que certaines images, malgré tout, méritent réflexion.

Alexis Ducouré

#### ■ Seul au monde

États-Unis 2000, 143 minutes — Réal. : Robert Zemeckis — Scén. : William Broyles Jr. — Int. : Tom Hanks, Helen Hunt, Nick Searcy, Christopher Noth, Lari White — Dist. : Twentieth Century Fox.

## LA CHAMBRE DES MAGICIENNES

La chambre en question est celle que partage Claire, une étudiante en anthropologie sujette à d'horribles migraines, avec Odette, une jeune femme paralysée des deux jambes, et Éléonore, une vieille dame aux limites de la démence, un être étrange qui effraie les deux autres. Nous sommes dans un service hospitalier de neurologie et Claude Miller et sa caméra numérique nous persuadent que, dans ce milieu, certains phénomènes échappant à la raison ont tendance à se manifester.

Adaptant un chapitre d'un roman de Siri Hustvedt (l'épouse, d'origine norvégienne, de l'écrivain et cinéaste Paul Auster), Miller entrecoupe son récit de moments d'intense ferveur, où les trois personnages semblent s'ouvrir à autre chose que leur simple existence. Le film devient alors puissant, haletant; sa véhémence et sa richesse arrivent à bouleverser, car la chaloupe qui semblait se perdre en mer aborde au rivage d'une vérité à la fois limpide et dense, qui soulage.

Et quel plaisir de retrouver la remarquable Anne Brochet sur le doux visage de qui semblent s'affronter des forces hermétiques et une obsédante réflexion. Mais



La Chambre des magiciennes

quels sont ces petits films aux titres obscurs qui parsèment sa filmographie depuis *Cyrano* et *Tous les matins du monde* ?

Maurice Elia

France 1999, 83 minutes — Réal. : Claude Miller — Scén. : Claude Miller — Int. : Anne Brochet, Mathilde Seigner, Annie Noël, Yves Jacques, Édouard Baer, Jacques Mauclair, Édith Scob — Dist. : Film Tonic.

## CHOCOLAT

*Chocolat* se présente comme une fable, celle d'une chocolatière qui, portée par le vent du nord, s'installe dans un sombre village qu'elle finit par égayer. Il est heureux que la probabilité ne soit pas un critère valable pour évaluer un film. Il est par contre moins heureux que la cohérence le soit, car ce film, malgré l'effort du metteur en scène, malgré le savoir-faire des acteurs de premier plan, renvoie toujours le spectateur à son siège (qui bénit les dieux pour leur confort). Les erreurs fatales sont nombreuses, la plus importante étant celle de situer l'action dans un village français. Comment croire en effet à l'austérité protestante des personnages, à leur mutisme émotionnel et affectif ? Comment croire que l'on puisse dire dans un film dont l'action se situe en 1959 des phrases telles que "vacuum under his ass" ou "call me a drug addict" ? Ce ne sont là que quelques-unes des nombreuses incohérences d'un film dont le scénario traduit davantage la mentalité anglo-saxonne que la mentalité latine. Il est vrai qu'il s'agit d'une fable, mais sa façon de s'énoncer devrait nous mettre la puce à l'oreille,



Chocolat

car d'autres fables sont passées comme lettre à la poste sans ce besoin de prévenir (songeons au plus ou moins récent *Being John Malkovich*).

Alexis Ducouré

Grande-Bretagne/États-Unis 2000, 116 minutes — Réal. : Lasse Hallström — Scén. : Robert Nelson Jacobs d'après le roman de Joanne Harris — Int. : Juliette Binoche, Judi Dench, Alfred Molina, Lena Olin, Johnny Depp, Peter Stormare, Victoire Thivisol, Carrie-Anne Moss, Hugh O'Conor, Leslie Caron, John Wood — Dist. : Alliance Atlantis Vivafilm.

## DESIRE

*Desire*, coproduction Québec/Allemagne par ailleurs financée par quelques chaînes spécialisées, propose, avec une humilité et une modestie certaines, une histoire maintes fois exploitée. Or, ces qualités deviennent l'abîme dans lequel sombre le film puisqu'il ne prétend à rien sinon au simple statut de film.

Dans une petite ville manitobaine, dépeinte par une photographie évoquant vaguement l'esthétique hyperréaliste, sans toutefois qu'il en ressorte un quelconque



effet narratif, formel ou émotif, un jeune pianiste instable, Francis Waterson, virtuose potentiel, se démène contre une peur panique des prestations importantes. Le récit, ainsi fondé sur l'insécurité psychologique et émotive de Francis, hésite durant de longues minutes entre plusieurs pistes s'ouvrant sur autant de genres d'intrigue que de traitements, sans pour autant en approfondir aucune, pas même celle de la psychologie malade, la seule qui pourrait être intéressante, du personnage principal. Et lorsque la direction semble enfin choisie, le spectateur constate qu'il se trouve devant un film bien ordinaire, un film facile à oblitérer de son souvenir.

Dans ce vide incertain, les interprètes principaux (surtout Zachary Bennett et Katja Riemann) parviennent néanmoins à une vague crédibilité; leurs efforts pour étoffer la psychologie de leur personnage respectif, déjà ambiguë, allègent malgré tout le fardeau d'un tel film.

Alexandre Laforest

Desire



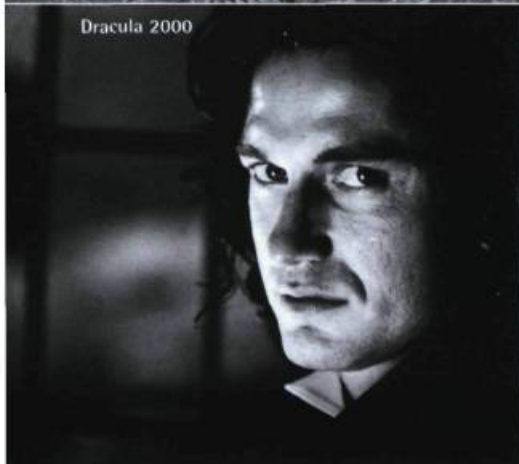
### ■ Désir

Canada [Québec]/Allemagne 2000, 97 minutes — Réal. : Colleen Murphy — Scén. : Colleen Murphy — Int. : Katja Riemann, Zachary Bennett, Elizabeth Shepherd, Joost Siedhoff, Alberta Watson, Graham Greene, Martin Donovan — Dist. : Remstar Distribution.

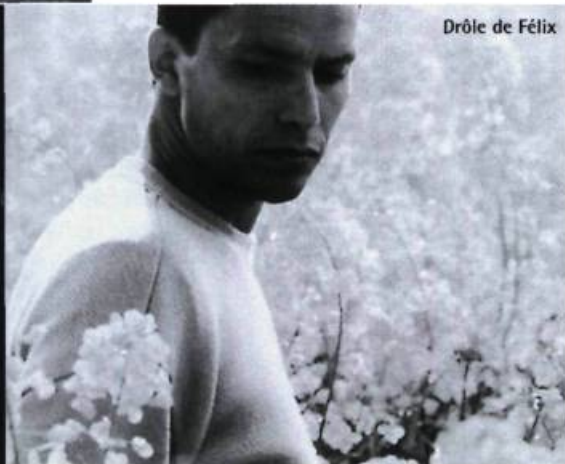
## DRACULA 2000

Dans la foulée de cette vague de films d'horreur pour adolescents qui déferle depuis quelques années à Hollywood, Wes Craven (qui agit ici simplement comme producteur) nous présente une nouvelle version de la légende de Dracula. Dimension Films a confié les rennes à Patrick Lussier (le monteur attiré des six derniers films de Craven), qui a également cosigné le scénario et comonté le film de cette version moderne, et l'a entouré d'une équipe technique fort talentueuse, dont l'excellent directeur photo chinois Peter Pau (*The Killer/Die xue shuang xiong*, *The Bride with White Hair/Bai fa mo nu zhuan*, *Tigre et Dragon/Wo hu zang long*) et certains collaborateurs habituels de David Cronenberg : Carol Spier à la conception visuelle et Denise Cronenberg aux costumes. Ceci étant dit, malgré ses qualités techniques, *Dracula 2000* ne s'avère d'aucun intérêt. Le dénouement et les nombreux rebondissements atteignent un ridicule qui frôle la stupidité (Dracula, la réincarnation de Judas Iscariote ?). Pire encore, le film ennuie et Gérard Butler, empruntant l'allure d'une vedette du rock des années quatre-vingt, est sans contredit le Dracula le moins terrifiant de l'histoire du cinéma d'horreur contemporain.

Dracula 2000



Drôle de Félix



Toutefois, Christopher Plummer est assez convaincant dans le rôle du célèbre Abraham Van Helsing.

Pascal Grenier

### ■ Dracula

États-Unis 2000, 99 minutes — Réal. : Patrick Lussier, Justine Wain — Scén. : Patrick Lussier, Joel Soisson, d'après le roman *Dracula* de Bram Stoker — Int. : Jonny Lee Miller, Justine Waddell, Gerard Butler, Colleen Anne Fitzpatrick, Jennifer Esposito, Danny Masterson, Jeri Ryan, Lochlyn Munro, Sean Patrick Thomas, Omar Epps, Christopher Plummer — Dist. : Alliance Atlantis Vivafilm.

## DRÔLE DE FÉLIX

Félix a un amant, Daniel. Ils vivent ensemble à Dieppe, dans le nord de la France. Félix raffole des romans-savons et assume avec intelligence et bonhomie sa séropositivité et sa perte d'emploi. Il décide donc de partir pour Marseille, à la recherche d'un père qu'il n'a jamais connu. À travers ses rencontres, il se crée une famille imaginaire. C'est ainsi que de purs inconnus deviendront son jeune frère, sa grand-mère, son cousin et sa sœur.

Toute la mise en scène tourne autour de ce personnage et de son imaginaire fertile. La caméra n'a d'objectif que pour lui, le laissant, malgré sa condition, célébrer la vie. Au même titre que *Jeanne et le garçon formidable*, le récit est intentionnellement non structuré et minimaliste. Car *Drôle de Félix* ne fait que capter des moments de l'existence, les situant parfois dans un contexte totalement fantaisiste, refusant tout compromis avec le réalisme contraignant et évitant allègrement le pathos (la séquence où Félix montre à la vieille dame les pilules qu'il doit prendre pour pouvoir survivre est l'un des moments les plus brillants du film). Il serait injuste de ne pas souligner également l'emploi habile du cinémascope qui, comme à l'époque de son apogée, octroie aux objets, aux lieux et aux êtres la juste part qu'ils méritent. Il s'agit d'un deuxième long métrage plein de charme et de couleur.

Élie Castiel

France 2000, 95 minutes — Réal. : Olivier Ducastel, Jacques Martineau — Scén. : Olivier Ducastel, Jacques Martineau — Int. : Sami Bouajila, Patachou, Ariane Ascaride, Pierre-Loup Rajot, Charly Sergue, Maurice Bénichou — Contact : Mongrel.



## FAST FOOD, FAST WOMEN

Amos Kollek fait du cinéma à la manière d'un Woody Allen qui ne se prend pas trop au sérieux, alliant avec un plaisir soutenu comique des situations, humour juif new-yorkais et critique sociale. Car pour ce réalisateur d'origine israélienne, la vie semble n'être qu'une multitude de hauts et de bas qu'il est difficile de contrôler. Alors pourquoi s'attrister ? C'est pour cette raison qu'il n'est sans doute pas difficile de comprendre la déroute et l'excentricité du personnage principal, Bella, incarné par une toujours aussi sensible que charismatique Anna Thomson (véritable muse du cinéaste). Tout le film est centré sur elle, comme si, pour le réalisateur, il s'agissait d'un objet fétiche qu'on ne peut qu'admirer. Kollek filme ce corps menu, laissant presque entrevoir la forme des os, lui attribuant une sorte d'attrait que seule la caméra peut concevoir. Brillant observateur de ses contemporains, Kollek opte ici pour un ton beaucoup moins grave que dans *Sue* (1997) ou dans *Fiona* (1998). Le résultat s'avère une comédie qui, sous les dehors de la bonne humeur et de la fantaisie, se présente comme un portrait à la fois réaliste et touchant d'une certaine couche sociale purement new-yorkaise.

Élie Castiel

France/États-Unis 2000, 100 minutes – Réal. : Amos Kollek – Scén. : Amos Kollek – Int. : Anna Thomson, Jamie Harris, Louise Lasser, Robert Modica, Lonette McKee, Victor Argo, Angelica Torn, Austin Pendleton – Dist. : Film Tonic

## THE GIFT

L'œuvre indépendante du cinéaste-culte Sam Raimi se divise, pourrait-on dire, en deux univers : un premier, plus parodique et fantastique (voire mythologique), inspiré du monde des *comics* américains (*Evil Dead*, *Darkman*, les séries-cultes *Hercules* et *Xena*, dont il est producteur exécutif), et un second, plus « sérieux », composé essentiellement de drames psychologiques parfois baignés d'un humour noir décalé, ancrés dans une Amérique profonde lourde de secrets enfouis et de dangereux mystères (*A Simple Plan*). The



Fast Food, Fast Women

*Gift*, son dernier long métrage, correspond indéniablement à la seconde catégorie : pur suspense dramatique, le film raconte l'histoire d'un meurtre dont l'unique témoin est une jeune veuve clairvoyante qui voit le crime en rêves éveillés.

Raimi puise ici à nouveau – et avec un certain succès – au cœur de ses habituelles obsessions thématiques (cinéma d'horreur, personnages relativement fêlés, passions et violence exacerbées, Amérique décentrée, etc.) et stylistiques (ces fameuses et impressionnantes pirouettes techniques caractéristiques du cinéaste – très gros plans de projectiles et d'objets, images-chocs de corps ou de membres en piètre état, mouvements de caméra ou *zoom-in* ultra-rapides, etc.).

Bien qu'il faille malheureusement avouer que le film s'essouffle en bout de course et bien que la facilité de la fin déçoive, il reste que le portrait tracé par Raimi d'une petite ville du Sud américain est plutôt intéressant, que le suspense est somme toute plutôt bien mené et que le tout bénéficie de solides interprétations par un groupe d'excellents acteurs (la lumineuse Cate Blanchett en tête).

Claire Valade

### Le Don

États-Unis 2000, 110 minutes – Réal. : Sam Raimi – Scén. : Billy Bob Thornton, Tom Epperson – Int. : Cate Blanchett, Giovanni Ribisi, Keanu Reeves, Katie Holmes, Greg Kinnear, Hilary Swank, Michael Jeter, Kim Dickens, Gary Cole – Dist. : Paramount Pictures.

## GOYA IN BORDEAUX

D'une remarquable beauté visuelle et d'une grande complexité narrative, *Goya*



The Gift

*in Bordeaux* de Carlos Saura retrace les jours d'exil français de Francisco de Goya y Lucientes. Critiqué pour sa mise en scène théâtrale, le film verse à quelques reprises, il est vrai, dans l'opératique. Mais la complexité du sujet et l'objectif artistique l'exigeaient. Plus qu'une illustration de la vie du peintre, plus aussi qu'un simple éloge de l'artiste, le film nous plonge, depuis la carcasse de bœuf d'où émerge le visage de Goya jusqu'à la construction d'espaces adjacents et d'effets de miroir, dans son monde de références picturales (Rembrandt, Velásquez). Suivant les préceptes de Goya, qui insistait sur l'importance de l'imagination qui nous permet de transcender la nature, Carlos Saura poursuit beaucoup plus une démarche de grand artiste que de grand cinéaste, puisant autant dans son propre art que dans son monde culturel.

Mentionnons toutefois une certaine inégalité tout au long du film, entre des séquences sublimes malgré leur artificialité (ou peut-être grâce à celle-ci) et d'autres, moins prenantes. Lorsque le film tend vers le concret (le réunion d'exilés, par exemple) il perd son emprise sur le spectateur.





Goya in Bordeaux



Himalaya, l'enfance d'un chef

Notons cependant la qualité de l'interprétation, en particulier celle de Francisco Rabal, dont le regard à la fois innocent et lucide laisse entrevoir la détresse fondamentale de Goya.

**Alexis Ducouré**

### ■ Goya en Burdeos

Espagne/Italie 1999, 102 minutes — Réal. : Carlos Saura — Scén. : Carlos Saura — Int. : Francisco Rabal, José Coronado, Maribel Verdú, Daphne Fernández, Eulalia Ramón, Joaquín Climent — Contact : Mongrel.

## HIMALAYA, L'ENFANCE D'UN CHEF

Tourné dans des conditions extrêmes, ce film d'Eric Valli est une fable morale et existentielle qui exalte avec éclat l'affrontement légendaire et ancestral entre l'homme et la nature.

Dans ce récit aux accents documentaires, tourné entre 4 000 et 5 800 mètres d'altitude dans un territoire du Tibet longtemps coupé du monde, le réalisateur, qui a vécu plusieurs années dans la région, raconte le combat que se livrent deux hommes en quête de reconnaissance. Tlné, l'ancien chef du village qui veut regagner l'estime des siens en l'honneur de

son fils mort dans la montagne, affronte Karma, que tous considèrent désormais comme leur nouveau leader. Leur champ de bataille est l'Himalaya et ses périls, que Tlné et Karma traverseront, chacun de son côté, à la tête de deux caravanes rivales qui transportent le sel des paysans.

**Himalaya** est un film impressionnant. Non pas tant en raison de sa construction dramatique, qui est assez classique, mais par sa mise en scène très maîtrisée. La caméra contemplative qui observe avec recueillement la montagne, la cadence indulgente du montage et une interprétation étonnamment sincère et intense d'acteurs non professionnels (ici des paysans tibétains qui jouent, en quelque sorte, l'histoire de leur vie) permettent au film de s'enrichir d'une humanité touchante qui sert parfaitement le propos.

**Carlo Mandolini**

France/Royaume-Uni/Suisse/Népal 1999, 110 minutes — Réal. : Éric Valli — Scén. : Natalie Azoulai, Olivier Dazat, Louis Gardel, Jean-Claude Guillebaud — Int. : Thilen Lhondup, Lhakpa Tsamchoe, Gurgon Kyap, Karma Tensing, Nyima Lama, Karma Wangel — Dist. : Films Lions Gate.

## LIFE WITHOUT DEATH

Il n'y a pas assez de violence au cinéma. La fréquentation assidue des salles de projection éloigne toujours plus les spectateurs des puissantes terreurs et passions qui gouvernent le versant opposé de la vie domestique. Pourtant, à côté de **Life without Death**, les cabrioles des **Terminator** et autres gladiateurs hollywoodiens apparaissent comme de fades dessins animés. Il n'est donc pas étonnant qu'un film comme celui de Frank Cole soit perçu par un

grand nombre comme un objet rébarbatif, un pur signe de démençe.

Hanté par l'idée inéluctable de la mort, le réalisateur a décidé de la défier en traversant le Sahara en solitaire, un projet ambitieux puisqu'on se rend vite compte qu'il s'agit rien de moins que de vaincre la mort. Le film montre d'abord la préparation (le *blindage*) à laquelle Frank Cole se soumet. Puis c'est le départ avec pour seuls compagnons un dromadaire et une caméra munie d'un dispositif qui lui permettra de se filmer tout seul. À couper le souffle, les paysages du désert sont entrecoupés d'images de cadavres d'animaux momifiés et de réminiscences de l'obsession de la mort qui poursuit le cinéaste. Il parviendra finalement au bout de la route, brisé. **Life without Death** est le récit d'un hallucinant voyage initiatique qui pousse l'affirmation de la vie jusqu'aux frontières de la raison.

Repris par sa hantise, Frank Cole est retourné dans le désert l'an dernier. Il y a été attaqué et tué par des bandits.

**Michael Hogan**

Canada 1999, 83 minutes — Réal. : Frank Cole — Scén. : Frank Cole — Avec : Frank Cole — Contact : Necessary Illusions Productions.

## MALÈNA

Le nouveau film de Giuseppe Tornatore se veut une ode romanesque et lyrique à la beauté sulfureuse d'une jeune femme qui, durant la Seconde Guerre mondiale, suscite des ravages dans un petit village de Sicile et dans le cœur d'un garçon qui s'éveille au monde des adultes.

**Malèna** (du prénom de l'Aphrodite en question) est arrivé sur nos écrans précédé du tapage médiatique provoqué par son érotisme (en passant fort puéril et bien inoffensif) et par les critiques dévastatrices de la presse italienne. Or, toutes ces histoires sont devenues une publicité inespérée pour ce film dont on ne retiendra finalement pas grand-chose, sinon l'absence totale de trame narrative ou d'un quelconque contexte psychosocial digne de ce nom (même la dimension antifasciste est ici abordée sans aucune conviction).



En fait, **Malèna** n'est ni émoustillant, ni lyrique, ni subversif. Il n'est qu'une fastidieuse succession de gags (vulgaires) sur la beauté de la protagoniste, de situations sans éclat mettant en évidence des personnages abrutis (ébauche de critique sociale ?) et d'innombrables plans de Monica Bellucci nue, habillée, debout, assise, marchant et, surtout, muette.

Le seul véritable souci de Tornatore pour **Malèna** semble avoir été d'assurer la dimension pittoresque de l'ensemble (la compagnie Miramax y est sans doute pour beaucoup). Ici, en effet, tout est *beau*. La mer, la Sicile... même les scènes de bombardement et le lynchage de Malèna sont filmés avec un esthétisme agaçant qui prive ces moments de tout impact.

Avec **Malèna**, Tornatore a voulu faire son **Amarcord** à lui. Mais le metteur en scène est ici tellement distant (pour ne pas dire absent) qu'il n'aura malheureusement réussi qu'à en faire une parodie qui laisse de glace.

Carlo Mandolini

Italie/États-Unis 2000, 106 minutes — Réal. : Giuseppe Tornatore — Scén. : Giuseppe Tornatore, Luciano Vincenzoni — Int. : Monica Bellucci, Giuseppe Sulfaro, Luciano Federico, Matilde Piana, Pietro Notarianni, Gaetano Aronica, Gilberto Idonea — Dist. : Alliance Atlantis Vivafilm.

## MY FATHER'S ANGEL

Un automobiliste renverse un piéton à Vancouver. Il le ramène chez lui. La femme du piéton se met à hurler, se cache sous une table, puis s'avance en ouvrant son corsage. Le fils du piéton se rue sur l'automobiliste pour le repousser. Ils sont bosniaques et musulmans; l'automobiliste est serbe.

La scène la plus forte de **My Father's Angel**, un film de Davor Marjanovic, illustre bien la pérennité de la haine. Ce réalisateur de Sarajevo, qui a émigré à Vancouver, a visiblement des choses à dire sur le conflit qui a ensanglanté son pays.

Mission à moitié accomplie. Si les acteurs, notamment Tony Nardi dans le rôle du musulman, sont pénétrés par leurs personnages, les enchaînements sont boiteux. Notamment, on a peine à croire au front commun que forment pour la finale les deux familles yougoslaves afin de lutter



My Father's Angel

contre l'insensibilité de leur pays d'accueil.

Quelques détails sonnent toutefois très juste. Les interactions entre Nardi et les services sociaux canadiens, par exemple : l'immigrant ne cesse de recourir au pot-de-vin pour avoir de l'aide, suscitant l'incrédulité des fonctionnaires. Ces courts moments donnent l'impression que le producteur du film, Mort Ransen, qui avait réalisé **Margaret's Museum**, pourrait instiguer au Canada un courant similaire à la vague de films sociaux que tournent Laetitia Masson et ses pareils en France.

Mathieu Perreault

Canada 1999, 86 minutes — Réal. : Davor Marjanovic — Scén. : Frank Borg — Int. : Tony Nardi, Timothy Webber, Tygh Runyan, Brendan Fletcher, Asja Pavlovic, Lynda Boyd, Vanessa King — Dist. : Domino.

## NATIONALE 7

**Nationale 7**, le dernier long métrage de Jean-Pierre Sinapi, n'a, *a priori*, rien pour déplaire : bonne interprétation, scénario

gentiment engagé, etc. Par contre, il faudra s'entendre : il y a un pas gigantesque à faire entre « rendre hommage à » et « déboulonner les tabous ». On peut apprécier les personnages, mais en ce qui a trait à l'impact potentiel du film sur la conscience collective, il faudra repasser. On s'émeut des efforts des jeunes handicapés pour affirmer leurs droits et leurs besoins. Du coup, on en profite pour saluer la rencontre entre la prostitution et l'Église, entre Marx et l'industrie de la porno. Tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes. Le succès critique et public du film (notamment à Berlin et à San Sebastian) participe probablement d'une volonté de voir disparaître les extrêmes sociaux au profit d'un centre clair, homogène et objectif. Le principe du film tient d'ailleurs en entier dans le personnage de Rabah : jeune handicapé physique, musulman, algérien, gai et souhaitant ardemment se convertir au christianisme. Il est à parier qu'on n'aura pas sympathisé autant avec le jeune nain noir, gai et juif présenté par Harmony Korine dans **Gummo**. Y aurait-il un principe d'égalité sélectif ?

Philippe Théophanidis

France 2000, 90 minutes — Réal. : Jean-Pierre Sinapi — Scén. : Jean-Pierre Sinapi — Int. : Nadia Kaci, Olivier Gourmet, Lionel Abelanski, Chantal Neuwirth, Gérald Thomassin, Saïd Taghmaoui, Nadine Marcovici — Dist. : Remstar Distribution.

## PLEURE PAS GERMAINE

Dans une banlieue de Bruxelles, la famille Bédard se remet mal de la mort tragique de la fille aînée. Un ami confie secrètement à Gilles, le père, le nom du coupable qui,





Pleure pas Germaine

Quills

précise-t-il, s'est réfugié en Espagne, dans les Pyrénées. Or, comme sa femme Germaine, de son vrai prénom Herminia, est originaire des Pyrénées et rêve d'y retourner, Gilles sonne le départ de la famille vers une nouvelle vie.

On s'entasse dans sa vieille camionnette : Muriel, la jeune fille en révolte; Albert, l'adolescent romantique; les deux jumeaux espiègles et Germaine, encore amoureuse de son bon à rien de mari. Au cours de ce périple, par les petites routes de campagne, chacun va peu à peu se révéler, se découvrir et, finalement, se réconcilier, jusqu'à l'imprévisible dénouement espagnol.

Quand j'ai vu le film d'Alain de Halleux au dernier Festival des films du monde, j'ai été charmée et touchée par ce portrait en mouvement d'une famille à laquelle on croit dès les premières images et par le jeu très juste de chacun, à commencer par celui de Dirk Roofthoof, l'étonnant acteur flamand qui interprète Gilles, et par celui de la délicieuse Rosa Renom, qui incarne Germaine. C'est seulement plus tard, lisant le roman de Claude Jasmin, que j'ai pu admirer la fidélité inventive de l'adaptation.

**Francine Laurendeau**

Belgique/France/Espagne 2000, 98 minutes – Réal. : Alain de Halleux – Scén. : Alain de Halleux, Eric van Beuren, d'après le roman de Claude Jasmin – Int. : Rosa Renom, Dirk Roofthoof, Catherine Grosjean, Benoît Skalka, Iwana Krzeptowski, Simon de Thomaz – Dist. : FunFilm.

## PROTECTION

Le pouvoir du cinéma de prendre une histoire banale pour en faire une œuvre d'art touchante demeure, pour le cinéphile pris au jeu, un incroyable tour de magie. **Protection**, du Canadien Bruce Spangler, entre complètement dans ce paradigme en illustrant les difficiles conflits moraux, psychologiques et émotifs rencontrés par une travailleuse sociale (campée avec aplomb par Nancy Sivak) et une mère toxicomane (Jillian Fargery, fournissant la charge émotive nécessaire), dont le conjoint maltraite les deux enfants. Le récit n'apparaît guère nouveau. Pourtant, la réalisation de Spangler (également responsable de la musique) se joue en sentiments vifs, efficacement exprimés par une interprétation sensible, mais surtout grâce à sa caméra, dont la mobilité rappelle celle du documentaire (on pense au cinéma direct et à l'œuvre de Mike Figgis et de Ken Loach) et provoque un effet de réel qui sert le propos tenu : l'anecdote ainsi dépeinte, bien que pure fiction, existe bel et bien dans notre réalité quotidienne. Aussi, le scénario montre un fait social délicat, mais ne semble pas prendre position : aucune critique contre le zèle des organismes pour la protection de la jeunesse, contre les mauvais parents ou contre la toxicomanie, de sorte que l'émotion, ainsi libérée d'opinions personnelles, atteint directement la cible.

**Alexandre Laforest**

Canada 2000, 77 minutes – Réal. : Bruce Spangler – Scén. : Bruce Spangler – Int. : Nancy Sivak, Jillian Fargery, Hiro Kanagawa, William MacDonald, Camyar Chai, Jennifer Copping, Giacomo Baessato, Nicola LaPlaca, Robin Driscoll – Dist. : K. Films Amérique.

## QUILLS

Dans ce récit simpliste, placé dans un décor qui n'est ni assez stylisé pour être intéressant ni assez réaliste pour faire vrai, Sade déclame des tirades ampoulées avec

une énergie exagérée, flanqué, d'un côté par le bon abbé Coulmier qui pratique une sorte de proto-anti-psychiatrie et par la lavandière, Madeleine, son admiratrice et complice et, de l'autre, par le docteur Royer-Collard, proto-psychiatre tortionnaire, le vrai sadique de l'histoire. Dépêché par Napoléon, le docteur est censé réduire le marquis au silence. Ce dernier opposera, évidemment, sa résistance par des actes aussi dramatiques que spectaculaires : il écrira avec son sang sur ses vêtements, draps et couvertures puis, privé de toiles, il écrira avec ses excréments sur les murs. Mais le docteur finira par le faire taire en lui faisant couper la langue. Puis, il s'enrichira en éditant les scandaleux écrits qui auront coûté la vie au divin marquis.

De toute évidence, **Quills**, film lourd et lassant, est un plaidoyer en faveur de la liberté d'expression qui a tout à voir avec le débat actuel sur la violence dans les médias et rien avec l'audace scandaleuse de la pensée du marquis de Sade. Pour apprécier cette dernière, mieux vaudrait lire *Sade, Fourier, Loyola* de Roland Barthes et *Sade et Lautréamont* de Maurice Blanchot.

**Monica Haim**

## La Plume et le Sang

États-Unis 2000, 120 minutes – Réal. : Philip Kaufman – Scén. : Doug Wright, d'après sa pièce – Int. : Geoffrey Rush, Kate Winslet, Joaquin Phoenix, Michael Caine, Billie Whitelaw, Patrick Malahide, Amelia Warner, Jane Menelaus, Stephen Moyer, Tony Pritchard, Michael Jenn, Danny Babington, George Yiasoumi, Stephen Marcus, Elizabeth Berrington – Dist. : Twentieth Century Fox.

## RESSOURCES HUMAINES

Étudiant dans une grande école de commerce à Paris, Frank a choisi d'effectuer un stage dans l'usine de province où son père travaille depuis 30 ans. Affecté au service des ressources humaines, il propose à la direction une consultation auprès des employés sur l'application de la nouvelle loi imposant la semaine de 35 heures. Découvrant que le patron va utiliser ses conclusions pour procéder à des licenciements, Frank se joint au syndicat qui organise une grève.

L'essentiel du film de Laurent Cantet réside toutefois dans le malentendu qui se creuse entre Frank et son père. Fier de son



filis qui appartient désormais à la classe des patrons, le père est déçu de le voir choisir le parti des ouvriers, tandis que Frank, qui aime sincèrement son père, est déçu de le voir humilié et soumis.

Un seul comédien *professionnel*, Jalil Lespert, dans ce film qui montre des scènes rarement vues à l'écran, comme le conseil d'entreprise où s'affrontent direction et syndicat. Car ici, tout est authentique : les interprètes sont, dans la vie réelle, patron, syndicaliste, ouvriers, et les dialogues ont été réécrits après de nombreuses séances d'improvisation. Laurent Cantet a réussi son pari : **Ressources humaines** est une œuvre sobre et émouvante.

Francine Laurendeau

France 1999, 100 minutes — Réal. : Laurent Cantet — Scén. : Laurent Cantet, Gilles Marchand — Int. : Jalil Lespert, Jean-Claude Vallod, Chantal Barré, Véronique de Pandelaère, Michel Begnez, Lucien Longueville, Danielle Mélador, Pascal Sémant — Dist. : Film Tonic.

## LES RIVIÈRES POURPRES

Le film **Les Rivières pourpres** tend à se présenter comme un suspense où policiers et spectateurs éludent ensemble et graduellement le mystère entourant une ténébreuse affaire de meurtre. Toutefois, on ne peut ici parler d'une découverte de l'intrigue autant que de sa constitution. C'est dire que plutôt que de partir d'un fait complexe pour en arriver à un autre plus simple, nous nous trouvons face à une situation de départ qui enfle à mesure que le film se déroule, jusqu'à prendre des proportions indécentes au niveau de la cohésion. Dans le but d'y inscrire ses préoccupations sociales, Kassovitz fait emprunter à son récit une multitude de tracés narratifs et esthétiques qui contraignent ce dernier à être tout et rien à la fois. Ainsi, le noyau principal se couvre d'une série d'effets sans nécessité constitutive donnant l'impression d'un engorgement juvénile où aucun fil conducteur n'est décelable. Tout au plus pouvons-nous parler d'un axe de rotation qui nivelle les instants sur le pôle de l'excitation et de l'horreur. Les événements fuient dès leur apparition et l'instant apparaît sans conséquence, figé comme une impression flottante à laquelle une autre

succède, aussi pauvrement évanescence que la première.

Julie Tremblay

France 1999, 105 minutes — Réal. : Mathieu Kassovitz — Scén. : Mathieu Kassovitz et Jean-Christophe Grangé, d'après le roman de Jean-Christophe Grangé — Int. : Jean Reno, Vincent Cassel, Nadia Farès — Dist. : Alliance Atlantis Vivafilm.

## SNATCH

Après son étonnant et jouissif **Lock, Stock and Two Smoking Barrels**, comédie-choc sortie chez nous en 1999, Guy Ritchie récidive avec **Snatch**, une nouvelle comédie tout aussi noire et explosive sur l'univers violent et corrompu des bas-fonds londoniens. S'attaquant cette fois-ci au monde des diamantaires et des combats de boxe *underground*, Ritchie nous offre à nouveau un scénario complètement déjanté, habité par des personnages tous plus hauts en couleur les uns que les autres et tous tellement extravagants qu'il est impossible de les prendre au sérieux; du terrifiant promoteur de combats truqués au vendeur d'armes russe complètement sonné, en passant par le trafiquant de diamants américain dépassé par les événements et le champion *gypsy* de boxe à mains nues que personne n'arrive à comprendre – et qui aura pourtant le dernier mot.

S'il est vrai que **Snatch** ressasse plutôt la recette qui avait fait le succès de **Lock, Stock and Two Smoking Barrels**, il faut souligner que la force de Ritchie réside en sa formidable capacité à bâtir une structure filmique extrêmement complexe, tant au niveau stylistique qu'au niveau du récit, chose rarissime dans ce genre de cinéma et surtout chez les jeunes cinéastes. Le véritable labyrinthe scénaristique qu'il tisse ici est plein de détours, de retours en arrière et de chassés-croisés à la fois visuels et narratifs, le tout soutenu par des dialogues crus et cinglants, ainsi que par des interprètes d'une justesse remarquable. À cheval entre le film de gangster, le film d'action ultra-violent et la bande dessinée, **Snatch** est une véritable randonnée sauvage dont on sort aussi réjoui qu'étourdi.

Claire Valade



Ressources humaines



Snatch

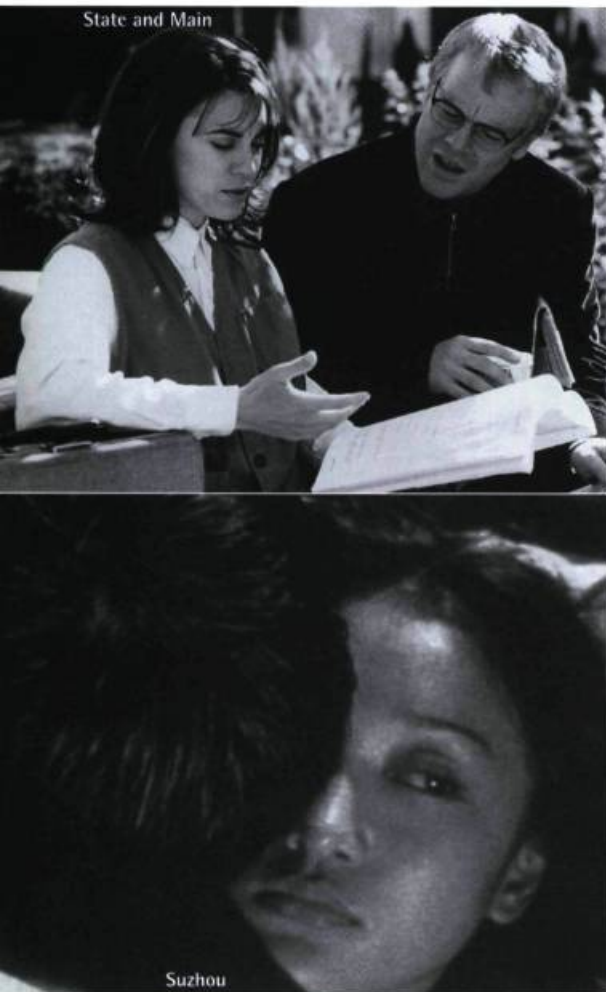
États-Unis/Grande-Bretagne 2000, minutes — Réal. : Guy Ritchie — Scén. : Guy Ritchie — Int. : Benicio Del Toro, Dennis Farina, Vinnie Jones, Brad Pitt, Rade Serbedzija, Jason Statham, Alan Ford, Mike Reid — Dist. : Columbia Pictures.

## STATE AND MAIN

L'intérêt du cinéma de Mamet se trouve dans l'écriture (structures scénaristiques complexes, dialogues percutants, personnages puissants) et dans le regard décapant que pose celui-ci sur les travers du rêve américain et ses archétypes. Ainsi, après s'être attaqué à l'institution politique américaine dans **Wag the Dog** (1997), réalisé par Barry Levinson, Mamet poursuit aujourd'hui dans la même veine et jette son dévolu sur la machine hollywoodienne dans **State and Main**, qui raconte l'histoire d'une équipe de production envahissant une petite ville tranquille du Vermont pour y tourner une saga historique sur la quête de la pureté – thème ironique s'il en est un entre les mains de Mamet.

Choisissant cette fois-ci de porter lui-même son scénario à l'écran, Mamet s'entoure d'un groupe de comédiens impressionnants (William H. Macy, Philip





Seymour Hoffman, Rebecca Pidgeon) afin de scruter avec son acidité habituelle les failles de cet univers où la vie réelle, comme le cinéma, est faite de mensonges et de carton-pâte. Ainsi, le réalisateur despote ajuste la vérité à ses besoins : la femme du maire refait entièrement le décor de sa maison dans le style des années 1800 dans l'espoir de voir celle-ci utilisée dans le film et le jeune scénariste idéaliste, confronté à un dilemme moral et juridique, se voit offrir *in extremis* une porte de sortie qui préservera à la fois son emploi et cette pureté qui lui est si chère. Rien ne résiste au regard sarcastique de Mamet. Il égratigne tout le monde au passage. Dans cet univers de chimères, personne n'est dupe : le rêve américain s'achète à coup de millions et la bonne conscience morale de tous est particulièrement élastique.

**Claire Valade**

### ■ Attention, on tourne !

États-Unis 2000, 105 minutes – Réal. : David Mamet – Scén. : David Mamet – Int. : William H. Macy, Philip Seymour Hoffman, Rebecca Pidgeon, Sarah Jessica Parker, Alec Baldwin, Charles Durning, Clark Gregg, Patti LuPone, David Paymer, Julia Stiles – Dist. : Alliance Atlantis Vivafilm.

## SUZHOU

« Je vais me resservir à boire et fermer les yeux, en attendant qu'une autre histoire commence. » Lou Ye, qui signe ici son premier long métrage, propose un conte de fées contemporain (comme on en voit régulièrement depuis une vingtaine d'années) déchiré entre la foi et le doute, entre le chimérique et le réel. L'allégorie, érigée sur fond de néon et de vodka, est vite menacée (c'est pour mieux qu'on sympathise, mon enfant), sera sauvée (c'est pour qu'on y adhère absolument, mon enfant) pour se voir enfin brisée sur la rive d'une rivière sale, dans une Shanghai pluvieuse, en portraits granuleux et tremblants (c'est pour mieux la consacrer, mon enfant). Le conte est propulsé par une narration ingénieuse et bien maîtrisée. Lou Ye raconte l'histoire du narrateur (vidéaste pigiste, voilà pour l'absence de trépied), qui nous raconte son histoire d'amour avec Mei-Mei (sirène de bar). Celle-ci lui raconte à son tour l'histoire d'amour de Marmar (jeune coursier) et de Moudan (petite fille d'un importateur de vodka). Une seule histoire, plusieurs narrations. La fiction fraye avec le réel jusqu'à cette rencontre entre personnages et conteurs (rencontre posthume, sous la pluie, au ralenti). Bel exercice.

**Philippe Théopandis**

### ■ Suzhou He

Allemagne/Chine 2000, 83 minutes – Réal. : Lou Ye – Scén. : Lou Ye – Int. : Zhou Xun, Jia Hongshen, Yao Anlian, Nai An – Dist. : Film Tonic.

## THIRTEEN DAYS

L'arrivée de Castro au pouvoir à Cuba, début janvier 1959, ennuie les États-Unis. Castro construit une société de plus en plus socialiste à 150 km des côtes américaines. L'administration Eisenhower, sous l'impulsion des deux frères John Foster Dulles, secrétaire d'État, et Allen Dulles, patron de la CIA, prépare une invasion

menée par un groupe d'anticastrotes. Devenu président en janvier 1961, John F. Kennedy donne son aval à cette action du 17 avril qui rate et à laquelle l'Histoire donnera le nom de « Playa Giron » ou de « désastre de la baie des Cochons ». Les positions se durcissent et, le 14 octobre 1962, commence la crise des missiles de Cuba qui mena le monde au bord de la guerre atomique.

**Thirteen Days**, réalisé par Roger Donaldson, concentre en un peu plus de deux heures les événements de cette période cruciale. Le scénario de David Self utilise le personnage secondaire de Kenny O'Donnell, conseiller de John F. Kennedy et de son frère Robert, procureur général des États-Unis, pour nous initier aux rouages de l'administration américaine et à l'impact de ses décisions sur le public. L'interprétation remarquable de Bruce Greenwood dans le rôle de John F. Kennedy souligne l'intelligence et la force de caractère de cet homme qui réussit à faire de cet épisode le meilleur moment de sa présidence. Le scénario de ce documentaire historique privilégie le huis clos, et certaines libertés ont été prises avec l'Histoire pour rendre plus vivace encore le parcours en montagnes russes de cette période.

**Luc Chaput**

### ■ Treize jours

États-Unis 2000, 140 minutes – Réal. : Roger Donaldson – Scén. : David Self – Int. : Kevin Costner, Bruce Greenwood, Steven Culp, Dylan Baker, Michael Fairman, Henry Strozier, Frank Wood, Kevin Conway, Tim Kelleher, Len Cariou, Bill Smitrovich – Dist. : Alliance Atlantis Vivafilm.

## UNE AFFAIRE DE GOÛT

« Je veux que nous ayons le même palais, les mêmes papilles, le même odorat. Et, dans quelques mois, si tout va bien, je lirai dans vos yeux que nous partageons le même plaisir. » Frédéric Delamont, un riche industriel phobique, confie dès le début du film ses intentions à Nicolas Rivière, un jeune serveur qu'il engage à titre de goûteur. Mais la gastronomie n'est qu'une couverture, la vraie nature des choses étant dissimulée.

Cette relation professionnelle insolite et ambiguë, mais légère, se révèle un jeu



infiniment plus dangereux et pervers, dans lequel les deux hommes sont constamment révélés à eux-mêmes et à leurs angoisses les plus profondes. Obsessionnel, Frédéric tente de créer son double, alors que Nicolas, curieux et fragile, partage d'emblée sa folie.

Bel exercice de style sur la manipulation, ce deuxième long métrage de Bernard Rapp (**Tiré à part**) démontre sans retenue les nombreux phénomènes reliés aux névroses et psychoses de deux personnages. On assiste ici aux pires jeux de pouvoir, de séduction et de dépendance. Qui a le monopole de la situation ? Jusqu'à la fin, il est impossible de le déterminer.

Tout comme **The Talented Mr. Ripley**, **Une affaire de goût** sonde avec doigté et intelligence les dessous de la psychologie humaine.

Pierre Ranger

France 1999, 90 minutes — Réal. : Bernard Rapp — Scén. : Gilles Taurand, Bernard Rapp — Int. : Bernard Giraudeau, Jean-Pierre Lorit, Florence Thomassin, Charles Berling, Jean-Pierre Léaud — Dist. : Remstar Distribution.

## YOU CAN COUNT ON ME

Les relations entre frères et soeurs d'âge adulte ne sont pas fréquemment abordées au cinéma parce que ce sujet n'est évidemment pas très séducteur. Pourtant, cette thématique recèle une palette de sentiments qui, lorsque qu'exploités avec nuance et intelligence, peuvent servir de fertile terreau à une histoire touchante mais non larmoyante. Pour ses débuts en tant que réalisateur, le scénariste et dramaturge Kenneth Lonergan a donc pris



Une affaire de goût

soin de développer la psychologie de ses personnages principaux, de prime abord aux antipodes l'un de l'autre. Ici, frère et soeur s'opposent par leur vision du monde et leur style de vie. Devenus orphelins en bas âge, l'ainée préfère la sécurité et la monotonie d'une existence en vase clos à l'errance et l'insécurité permanente qu'affectionne son frerot rebelle. Pourtant, leurs retrouvailles après quelques années de silence, provoqueront une certaine « contamination » de leurs valeurs respectives.

Récipiendaire du prix du meilleur scénario au festival de Sundance, cet instantané de relations familiales se révèle une œuvre sentie et sans prétention, à l'influence théâtrale apparente, surtout en ce qui concerne la direction d'acteurs.

L'appréciation générale est malheureusement ternie par un amalgame excessif de styles de musique hétéroclites (country, rock et classique, en particulier). La récurrence d'une pièce de Bach, par exemple, ne sert qu'à forcer l'émotion. Or,



You Can Count On Me

**You Can Count On Me** n'avait nul besoin de béquille sonore pour émouvoir. Hormis cet agacement, il s'agit d'une carte de visite tout à fait louable. **↻**

Louise-Véronique Sicotte

États-Unis 2000, 109 minutes — Réal. : Kenneth Lonergan — Scén. : Kenneth Lonergan — Int. : Laura Linney, Mark Ruffalo, Matthew Broderick, Jon Tenney, Rory Culkin, J. Smith-Cameron, Josh Lucas, Gaby Hoffmann, Adam LeFevre — Dist. : Blackwatch Releasing.

La plus ancienne revue  
de cinéma au  
Québec (1955)  
toujours à la fine  
pointe de l'actualité

LA REVUE DE  
**SÉQUENCES**  
CINÉMA

films • trames sonores • entrevues • reportages • appréciations

abonnements

25.00 \$ PAR ANNÉE. C.P.26, SUCC. HAUTE VILLE QUÉBEC, (QUÉBEC) G1R 4M8, TÉL. : (418) 656-5040, TÉLÉC. : (418) 656-7282